

Lettre du R. Père Osoy, Prêtre des Missions Étrangères,
à M. l'abbé de Garéta, Chanoine à Lyon.

Hong-Kong, le 23 Février 1866. (Procure des Missions Étrangères)

Monsieur l'abbé,

J'ai à remplir auprès de vous, et à vous prier d'accepter vous-même, auprès d'une excellente et religieuse famille, une mission bien douloureuse, humainement parlant, mais qui, du moins, porte avec elle les meilleures consolations, celles de la Foi : M. le Vicomte Louis O'Mahony, qui vient de nous être enlevé par la mort d'une manière si brusque, au milieu de ses préparatifs de départ pour retourner en Europe, m'a chargé de vous prier de sa part de bien vouloir annoncer vous-même sa mort à sa famille, lorsqu'il ne sera plus ; et, en effet, le 21 Ct., vers 3^h 1/2 après midi, nous avons eu la douleur de le voir succomber à une maladie qui, la veille au matin, ne paraissait encore d'aucune gravité à toute autre personne qu'au malade lui-même.

Ayant assisté M. O'Mahony dans sa courte maladie et à l'heure de sa mort, je vous demanderai la permission de vous rapporter, pour la consolation de sa famille si aimée, et qui va recevoir un coup si terrible à la nouvelle de sa mort, la manière non-seulement simplement chrétienne, mais même édifiante avec laquelle le cher défunt s'est préparé à paraître devant Dieu ; sachant d'ailleurs en pareille circonstance combien les plus petits détails ont de prix pour les parents, je ne craindrai pas d'être trop long.

Le 20 de ce mois, à 6^h du matin, M. O'Mahony nous écrit, à Monsieur Liboix et à moi, un petit billet dans lequel il nous dit: « qu'il est souffrant, peut-être gravement malade, et qu'il nous prie d'aller le voir l'un ou l'autre, le plus tôt possible » (ainsi souligné).

En l'absence de M. Liboix, je me rends immédiatement auprès de M. O'Mahony. Sa physionomie n'annonçait absolument rien de grave dans son état, mais il me parut dès lors tout-à-fait convaincu qu'il n'avait plus longtemps à vivre, se croyant atteint d'un mal terrible; et il me demanda de l'entendre en confession. Tout en approuvant cette sage et chrétienne précaution, je fis mon possible pour détourner son esprit de ces idées dans lesquelles il s'entretenait; je n'y réussis nullement, pas plus que ses amis qui avaient déjà tenté la même chose. Il se confessa effectivement dès cette première visite que je lui fis, et ce ne fut qu'après s'être occupé ainsi de son âme, qu'il songea ensuite à s'occuper de son corps. J'étais encore présent, lorsqu'un de ses amis, qui demeurait avec lui, M. le D^r Guérin, (qui, ainsi que plusieurs autres amis, a été pour notre cher malade un véritable frère) lui demanda quels médecins il voulait faire appeler, lui-même désirant se réserver le simple rôle d'ami auprès de lui. Dès ce moment, je vis témoigner à M. O'Mahony, le peu de confiance qu'il avait en toute sorte de secours humain; mais, pour n'avoir aucun reproche à se faire à lui-même, et par un sentiment de vive affection pour sa famille, pour laquelle seule il s'est toujours montré prêt à toute sorte de remède, il fit son choix, et les médecins furent appelés. Je me retirai, d'ailleurs, bien convaincu qu'il n'y avait rien de sérieux dans la maladie. M. O'Mahony me dit même, lorsque je le quittai, qu'il allait se lever, et que probablement il viendrait nous faire une visite à la procure, dans le courant de la journée; il m'avait aussi demandé l'heure de ma messe pour le lendemain, se proposant d'y assister et d'y faire la S^{te} Communion; tout ainsi concourait à ne pas laisser soupçonner la gravité réelle de la position. Vers midi, M. O'Mahony me fait appeler de nouveau; je le trouvai terminant, avec

plusieurs de ses amis, ses dispositions temporelles, dans lesquelles il me parut apporter toute la netteté d'idées et la tranquillité dont serait capable l'homme le mieux portant et le moins préoccupé; néanmoins tout cela avait dû le fatiguer beaucoup. Je le trouvai très-changé depuis le matin; je l'avais quitté vers 9 heures. Il voulut se confesser encore, et il le fit comme un homme qui a déjà fait ses adieux à la terre, et qui ne pense plus qu'à son éternité. Non seulement son état physique était alors changé depuis le matin, mais aussi ses sentiments religieux étaient devenus plus vifs et plus purs: le matin, tout en exprimant son désir de se soumettre à la volonté de Dieu, quoiqu'elle pût ordonner de lui, le cher malade ne pouvait s'empêcher de témoigner aussi son regret de ne pas revoir sa famille qu'il aimait tant, et de se voir mourir loin d'elle, au moment même où il faisait ses préparatifs pour aller la rejoindre; mais alors il avait fait généreusement son sacrifice au bon Dieu, et s'il lui arrivait souvent d'exprimer ses souvenirs et pleins d'affection pour ceux qui lui étaient chers, il était visible qu'il s'avancait volontiers vers son Éternité, disant que s'il fallait renoncer à voir désormais ses parents sur la terre, il espérait en rejoindre d'autres au Ciel, où il attendrait à son tour ceux qu'il laissait en ce monde. Il me demanda à recevoir les Sacraments: J'allai prier le bon Père Italien, à qui est confiée la mission de Hong-Kong, de vouloir bien les lui administrer. Le R. Père Farini, qui en fut chargé, lui donna le St. Viatique; mais il crut devoir différer l'Extrême-Onction, l'état du malade ne lui paraissant pas suffisamment grave pour qu'il y eût lieu à administrer ce Sacrement. Je retournai voir notre cher malade, un peu plus tard dans l'après-midi; il me parut réellement mieux; un des médecins qui l'avaient visité et que je venais de rencontrer, déclarait, d'ailleurs, que M. Mahony n'était visiblement atteint d'aucune maladie sérieuse; qu'un

peu de repos et de sommeil était tout ce qu'il lui fallait pour se remettre.

D'après tout cela, je m'attendais à avoir de bonnes nouvelles du malade le lendemain matin; mais à peine terminé la 8^{me} messe, que je disais à son intention, que M. du Chesne, notre consul, venait me dire que M. O'Mahony me demandait, et que malheureusement son état paraissait s'aggraver. Effectivement, je le trouvai beaucoup plus affaibli que la veille; mais sa foi vive et le désir de consommer bientôt le sacrifice qu'il avait fait à Dieu de sa vie, augmentaient visiblement, à mesure que ses forces physiques diminuaient. C'était à un tel point, que les nombreux amis qui entouraient son lit et qui avaient jusqu'alors essayé de le faire revenir à l'espoir du rétablissement, n'osaient plus rien lui dire dans ce sens, parce que tout le monde voyait la peine et la fatigue qu'il en éprouvait; au contraire, le sourire lui venait sur les lèvres et un bonheur extrême paraissait sur toute sa physionomie, quand il parlait de sa mort prochaine et de l'espoir qu'il avait d'aller au Ciel.

Il baisait souvent avec respect et avec amour un petit crucifix indulgencé pour la bonne mort, qui lui avait été donné avant son départ de France; il aimait aussi à baiser un autre crucifix qui avait appartenu, me dit-il, à une sœur défunte et qu'il appelait sa sainte sœur.

Enfin, avant de l'appeler à lui, le bon Dieu voulut lui demander encore un dernier sacrifice, contre lequel la nature se rebuta tout d'abord: le médecin voulait l'endormir avec du chloroforme, pour lui faire ensuite une petite injection dans le bras. Il s'y refusa d'abord absolument. Après bien des instances inutiles de la part de ses amis et du médecin, il les pria tout de le laisser tranquille un moment, voulant que je restasse seul avec lui. Il se faisait alors au devant de lui un violent combat: contre sa répugnance extrême pour tout ces remèdes

venaient lutter en son affection pour sa famille, au nom de laquelle ses amis réclamaient l'application de toutes les ressources de l'art et, par dessus ce sentiment déjà si légitime, la soumission entière qu'il voulait garder à la volonté de Dieu, qui lui apparaissait dans les prescriptions des médecins. Après un moment de recueillement, il voulut encore se purifier la conscience de plus en plus; puis, aussitôt après cette dernière confession, il joignit les mains, leva les yeux au Ciel, s'offrit tout entier à Dieu, et me dit d'appeler les médecins qui s'étaient retirés dans la chambre voisine: il se remettait entre leurs mains comme en celles de Dieu même.

L'opération terminée, et après être revenu de son sommeil, il continuait toujours avec le même bonheur à parler de sa fin prochaine. Le R. Père Favini était venu aussi le voir, et malheureusement l'état du malade ne permettait que trop de lui donner ce jour-là l'Extrême-Onction; je lui en fis la proposition, qu'il accueillit avec joie: il était vers midi; il reçut ce Sacrement en pleine connaissance, unissant ses prières à celles de l'Eglise; le R. Père Favini lui appliqua aussi, immédiatement après, l'indulgence plénière in articulo mortis. Ensuite, notre cher malade nous remercia avec beaucoup de cœur de ce que nous avions fait pour lui; il remercia aussi ses nombreux amis, qui se pressaient autour de son lit; leur renouvela des adieux qu'il leur avait déjà faits. Néanmoins les médecins, dont un était resté toujours présent depuis le matin et avait suivi minutieusement tout les incidents du mal, avaient bon espoir: ils recommandèrent de lui laisser prendre un peu de repos, qu'ils jugeaient nécessaire. Je me retirai un peu de temps, tout en recommandant de m'avertir, si quelque changement se manifestait dans la situation du malade. Vers 3^h 1/2 en effet, on m'annonça que M. O'Mahony se trouve plus mal: je courus près de lui; il était véritablement à l'agonie; je lui renouvelai encore l'absolution, et une minute ou deux après, il rendait son âme à Dieu, laissant tout ses amis profondément affligés, mais en ne plus édifiés.

d'une si belle mort!

L'enterrement a eu lieu ce matin; M. le Consul l'a fait faire aussi solennel que possible à Hong-Kong: la nombreuse assistance qui s'y est rendue a été une nouvelle marque de l'affection et de l'estime dont jouissais le cher défunt.

Je vous prie, Monsieur l'Abbé, de bien vouloir faire part de ces détails à la vénérable famille de M. O'Mahony, en même temps que vous lui annoncerez la triste nouvelle de sa mort.

La grande affection que j'avais moi-même pour le défunt me fait prendre une vive part à la profonde douleur des siens, et je ne doute pas que les consolations de la foi ne soient d'un grand soulagement pour une famille aussi pieuse. Je vous prierai, en particulier, de faire part du contenu de cette lettre à la sœur de M. O'Mahony, religieuse à Moulins.

Je n'ai pas besoin sans doute, Monsieur l'Abbé, de recommander notre bien regretté défunt à vos bonnes prières et à vos saints sacrifices; le choix qu'il a fait lui-même de votre personne pour être, auprès de sa famille, l'intermédiaire auquel il m'a chargé d'avoir recours en pareille circonstance, me dit assez quels liens unissaient vos cœurs. Je me borne donc à vous prier, et aussi les personnes auxquelles vous communiquerez cette lettre, de ne pas oublier moi-même auprès du bon Dieu.

Daignez agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,
Monsieur l'Abbé,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Signé : J. M. Osouf.